

L'alimentation en eau de Tunis sous les Hafsides (XIIIe-XVIe siècles)

Abdellaziz DAOULATLI
Institut National du Patrimoine

INTRODUCTION

Denrée rare et précieuse dans un pays à faible pluviosité, l'eau n'a pas cessé d'occuper, dans la littérature des Arabes, une place considérable, déjà avant l'Islam, alors que leurs territoires ne dépassaient pas les limites de l'Arabie mais aussi, et surtout, après les conquêtes, quand leur empire atteignit les bords de l'Atlantique à l'ouest et la Chine à l'Est.

Indispensable à la vie, nécessaire aux ablutions rituelles, l'eau rafraîchissait aussi les patios des maisons, les jardins et les villas de plaisance. C'était un agrément très recherché que seule la ville et ses environs aménagés pouvait offrir.

Ce n'est sans doute pas sans raisons que chez les vieux géographes, la mention d'une ville est souvent accompagnée du nombre et de l'importance de ses bains et des systèmes préconisés pour son alimentation en eau.

C'est ainsi que, par exemple, l'andalou El-Abdari déplorait au VIII^e siècle le manque d'eau potable à Tunis "Pourtant cette ville", écrivait-il, "aurait été unique en son genre dans tout l'Orient et l'Occident, n'était la pauvreté de ses ressources hydrauliques". Il avait relevé aussi l'encombrement aux fontaines où se bousculaient tous ceux qui, étrangers ou tunisiens, ne possédaient pas chez eux de puits ou de citernes.

Des sources historiques nous apprennent, en effet, que l'alimentation en eau de la ville de Tunis se faisait, jusqu'à l'époque Hafside, surtout grâce aux eaux de forage par le biais de puits (Bir) ou grâce aux eaux de pluies recueillies et emmagasinées dans des citernes aménagées dans le sous-sol des maisons (majil). De nos jours, les maisons, médersas, zaouias, mosquées et hammams de la vieille médina conservent encore de nombreux puits et citernes qui demeurent des vestiges vivants de ces siècles reculés où l'eau était chose tout à fait exceptionnelle.

Parmi les avantages du site de Tunis, il y a lieu d'évoquer d'une part, la richesse relative de la nappe phréatique et d'autre part, une pluviométrie moyenne suffisante pour remplir les réservoirs des maisons, sauf évidemment lorsque plusieurs années de sécheresse se succèdent comme ce fut le cas, probablement, lors de la visite d'EL-Abdari à Tunis en 1289. Peu profonde et contenant une eau peu saumâtre, cette nappe a permis pendant très longtemps à la petite cité étendue sur le flanc Est de la colline descendant vers le lac de survivre en utilisant conjointement les eaux pluviales.

Ce n'est qu'à partir de l'époque Hafside (XIII^e-XVI^e Siècles), époque à laquelle Tunis devint la capitale de l'Ifriqiya qu'il fut nécessaire d'augmenter l'apport en eau en faisant intervenir des systèmes hydrauliques plus performants et plus diversifiés.

LES OUVRAGES HYDRAULIQUES AVANT LE XIV^e SIECLE

D'une superficie de 250 Ha environ et avec une population de 180.000 habitants, Tunis passait, au XV^e siècle, pour une grande métropole

méditerranéenne. Les palais et grandes demeures du Sultan, des princes, des chefs militaires, des hauts fonctionnaires et des grands bourgeois (grands propriétaires, artisans, commerçants...) étaient nombreuses au sein d'un système urbain qui semble avoir atteint un haut degré de perfection.

Les mosquées à Khotba (grandes mosquées) se multipliaient au fur et à mesure de l'expansion urbaine, passant d'une seule grande mosquée au XII^e siècle (la mosquée El-Zitoune) à cinq au XIII^e siècle et à neuf au XV^e siècle. La première médersa d'Afrique du Nord (la Chamma Giyya) y fut bâtie au XIII^e siècle et il y en eut plusieurs autres sous la dynastie des Hafsides. De nombreuses Zaouias essaimèrent dans tous les quartiers, consacrant ainsi l'implantation du soufisme et du maraboutisme. Des souks riches et bien achalandés en produits de toutes sortes (artisanat de luxe, en particulier) témoignent de l'existence d'une classe aisée et exigeante quant à son confort.

Ses remparts imposants s'ouvraient sur une campagne agréable où les sultans et les hauts dignitaires du royaume avaient des résidences qui firent l'admiration et l'enchantement des voyageurs de l'époque. Témoins le bruce Adome, l'égyptien Abdel-Bassit Ibn Khalil et le poète Ad-Dammimi. Voici ce que l'historien Ibn Khaldoun écrivait quant à lui :

"Dans le voisinage de la capitale [Al-Mustansir] forma un jardin auquel il donna le nom d'Abu Fihir et dont la renommée avait franchi les frontières. On y voyait une forêt d'arbres dont une partie servait de treillages, tandis que le reste croissait en pleine liberté. Entre ces bosquets, se déployaient des parterres de fleurs, des étangs, des champs de verdure ornés de petits monuments dont l'ensemble charmait le regard [...]. Au milieu de ces prairies, un grand parc servait de ceinture à un bassin tellement étendu qu'il semblait être une mer. L'eau y était acheminée par un aqueduc. Cette conduite partait d'une région voisine du ciel et pénétrait dans le jardin sous la forme d'un mur, de sorte que les eaux, sortant avec fracas d'une vaste bouche, tombaient dans un bassin de pierres, profond et carré, enduit de plâtre pour descendre par un canal assez court jusqu'au bassin du jardin qu'elles remplissaient de leurs flots agités. Telle est l'étendue de cette pièce d'eau que les dames du Sultan trouvaient moins de plaisir à se promener sur son rivage que de s'asseoir chacune dans une nacelle que l'on balance vers l'avant pour faire avec ses compagnes des concours de vitesse. A chaque extrémité du bassin, s'élèvent des pavillons, l'un grand, l'autre plus petit, soutenus tous deux par des colonnes de marbre blanc et couverts de mosaïques de marbre. Les plafonds sont de bois artistement travaillé et sont admirables autant pour leur solidité que pour la

beauté des arabesques dont ils sont ornés. Ainsi, les kiosques, les portiques, les bassins de ce jardin, ses palais à plusieurs étages, ses ruisseaux qui coulent à l'ombre des arbres, tous les soins prodigués à ce lieu enchanteur le rendaient si cher au Sultan que, pour mieux en jouir, il avait abandonné pour toujours les lieux de plaisir construits par ses prédécesseurs".

Créé au milieu du XIII^e siècle par Al-Mostansir, le jardin d'Abou Fihir demeura, jusqu'à la fin du règne Hafside, le paradis des sultans. Mais Ras Tabia n'en conserva pas moins ses belles demeures et ses immenses jardins et, au début du XV^e siècle, les résidences du Bardo et de La Marsa (Palais de la Abdalliya) étaient édifiées à leur tour, nous donnant un aperçu du faste et de la féerie des palais royaux de l'Alhambra, avec leurs parcs et leurs Jardins où l'eau, source éternelle de vie, constitue l'élément le plus enchanteur.

Dans les maisons tunisoises, les fenêtres des chambres, disposées à deux pieds seulement au-dessus du sol, permettaient à celui qui se trouvait assis à l'intérieur d'avoir une vue sur le patio où il n'était pas rare de trouver un bassin rond avec un jet d'eau. Ce qui faisait dire à Ruffino, au XV^e siècle, qu'il était délicieux de séjourner dans les patios à cause de l'eau fraîche provenant des puits et des citernes.

Les puits

Avant la période Hafside, outre la médina centrale qui disposait de puits nombreux, les sources historiques semblaient privilégier la partie nord de la ville (Bab Souika) sur la partie sud (Bab Jazira). Les habitants proches de ce qui était à l'origine "Bab As-Saqqā'in" (la porte des porteurs d'eau) se rendaient, au XI^e siècle, à un puits d'eau douce appelé Bir Abou Qifar, tandis que les cultures pratiquées sur les terrains extérieurs à Bab Carthagena étaient irriguées par des puits munis de norias (bir Swani Aï-Mari).

Al-Idrissi note, au XII^e siècle, l'existence de deux puits importants ordonnés par deux dames et Al-Abdari signale le puits dit "des Gazelles" (Bir Adh-Dhubyane) comme étant le plus abondant de la ville, tandis qu'au XV^e siècle, "Bir Sidi Suflyane" passait pour une source intarissable et qu'au XVI^e siècle, en faisant des travaux dans les ruines du quartier chrétien de Bab Al-Bhar, les troupes de Don Juan d'Autriche découvraient de nombreux puits à l'usage des habitants des fondouks.

Les hammams étaient de grands consommateurs d'eau et avaient besoin de bons puits profonds et abondants. Il est cependant étonnant que parmi les réalisations des sultans et des hauts personnages de l'Etat, on ne signale que rarement les hammams. Cette institution, proprement musulmane, a dû connaître, cependant, sous l'effet de l'expansion urbaine, un développement dont nous aurions souhaité pouvoir mesurer l'importance.

Outre le hammam du souk Al-Grana édifié au Xe siècle par le Grand Cadi de

Tunis au bénéfice des pauvres et des orphelins, on connaît le hammam Ar-Ramimi créé au XVI^e siècle dans le faubourg de Bab Souika par l'andalou d'Almería, Mohammed Ibn Ar-Ramimi et le hammam Zarkoun dans la rue du même nom, non loin du quartier chrétien. Les sources, en particulier les manaqib, signalent également des hammams difficilement identifiables de nos jours : l'un à l'extérieur de Bab Ménara, l'autre près de la mosquée Al-Hawa, un troisième, institué "bien Habous" en faveur de la zaouia de Sidi Sijoumi. A propos du quatrième hammam situé dans le souk Al-Falqa (rue des Nègres), les manaqibs rapportent l'histoire de son propriétaire, originaire de Jerba et qui, à l'époque de Sidi Ben Arous, se trouva complètement ruiné à la suite du tarissement des eaux de son puits. Il s'adressa alors à Sidi Ben Arous et le Saint Marabout fit le miracle de rendre au puits son abondance et au pauvre jerbien, sa prospérité. Un miracle semblable est relaté dans les manaqibs de Sidi Abou Al-Hassan Ach-Chadli. Un puits se vidait ou se remplissait par la vertu bénéfique (la baraka) de l'un des compagnons du grand soufi du XIII^e siècle.

Ces anecdotes illustrent l'importance de la question de l'eau dans la vie quotidienne du musulman qui constitue, avec celle de sa sécurité, un problème majeur. Donner à boire à ceux qui ont soif : cette charité, recommandée par l'Islam, devient un devoir pour tous ceux qui ont à charge les destinées de la ville et, en premier lieu, le Sultan lui-même.

Comment donc les sultans de Tunis ont-ils répondu aux besoins sans cesse croissants de la population de leur capitale ?

Les aqueducs

Les Romains, pour alimenter Carthage, ville considérable pour leur époque, ont dû aller chercher de l'eau très loin : au Mont Zaghouan (à 60 Km environ de Tunis). Cette eau était acheminée par des aqueducs commencés sous Hadrien (entre 120 et 123) et complétés probablement sous Septime Sévère (193-211). Ces aqueducs furent partiellement détruits par les Arabes lors du siège de Carthage et les Fatimides en auraient restauré une partie.

Mais les travaux les plus importants furent ceux exécutés au milieu du XIII^e siècle par le calife Hafside Al-Mostansir lequel, pour résoudre le problème de la pénurie d'eau (à laquelle faisait allusion Al-Abdari vingt ans après), n'avait trouvé d'autre remède que de remettre en service les antiques aqueducs en les adaptant, toutefois, aux nouveaux besoins de la cité musulmane. C'est ainsi que l'on laissa en ruines le tronçon entre l'Ariana et Carthage et que deux nouvelles adductions furent aménagées : l'une acheminant l'eau vers Tunis et l'autre vers le domaine d'Abou Fihri dont Ibn Khaldoun a décrit plus haut les merveilleux bassins.

En ville, c'est un réseau de canalisation en plomb qui acheminait l'eau vers une fontaine édiflée en même temps que l'aqueduc sur le flanc est de la mosquée El-Zitouna.

Avant même de pénétrer en ville, l'eau des aqueducs était soit dirigée vers les jardins d'Abou Fihri et de RasTabia, soit prélevée par les habitants de la Kasbah que la canalisation traversait, pour leur usage privé. Ce qui explique l'encombrement relaté par Al-Abdari autour de la fontaine de la Zitouna.

Celui-ci d'ailleurs, avait déjà relevé que "seule une médiocre quantité [de l'eau de Zaghouan] était réservée à la mosquée de l'olivier". Il ajoutait aussi que, de son temps, les aqueducs d'Al-Mostansir fonctionnaient déjà mal, en dépit des efforts du frère de ce dernier pour les restaurer.

Cette situation persista-t-elle tout au long du XIV^e siècle ou s'améliora-t-elle tant soit peu ? Tout ce que nous savons de précis, c'est que c'est sous le règne d'Abou Faris Abdelaziz (1394-1434) (796-837 de l'Hégire) que de grands travaux ont été signalés, coïncidant avec une certaine stabilité politique et une renaissance économique. Par la suite, tous les sultans qui se sont succédés au XV^e et au début du XVI^e siècle ont marqué leur règne par une ou plusieurs réalisations hydrauliques d'intérêt général.

LES TRAVAUX HYDRAULIQUES A PARTIR DU XIV^e SIECLE

Des travaux d'utilité publique ont ainsi couvert la médina centrale et surtout les faubourgs sud et ouest (Bab Al-Jazira et Rabdh Al-Soltane) où les souverains hafsides ont fait preuve d'esprit d'innovation. Il était logique que ces quartiers en bénéficient les premiers, car il s'agissait de nouveaux quartiers dont la nappe phréatique n'était pas très riche et qui, pour survivre et s'épanouir, avaient besoin de ressources hydrauliques nouvelles.

Ce qui n'était pas le cas du quartier de Bab Souika par exemple, réputé pour la richesse de sa nappe phréatique, laquelle suffisait aux besoins de sa population. Deux voies ont été privilégiées pour mettre en œuvre ces grands travaux hydrauliques.

Citernes et foggaras

Il est très révélateur que les nouveaux quartiers de Bab Al-Ménara et de Bab Aj-Jadid aient été les premiers à bénéficier des travaux hydrauliques jamais signalés depuis les travaux d'Al-Mostansir au XIII^e siècle. C'est dans ces quartiers que s'était installée, en effet, l'élite politique de la cité : Hafsides, Almohades berbères venus du Maroc, Andalous de la première vague (XIII^e-XIV^e siècles)...

Initiés par le sultan Abou Faris Abdelaziz, on relève parmi ces travaux l'édification d'une citerne souterraine (majil dit "du Musalla") sous le Musalla Al-Idayn par Abou Zakaria Ier dans le quartier d'Al-Murkadh. Cette citerne était alimentée par les eaux d'impluvium du Musalla ou par les eaux du versant du coteau sur lequel s'étendait le cimetière Al-Gorjani. Voici ce qu'en disait Zarkachi :

"Vaste monument dont il est rare de rencontrer l'équivalent. Il alimentait deux fontaines dont l'une était munie de tuyaux en cuivre d'où l'eau était tirée par aspiration et l'autre où l'eau était puisée au moyen d'une outre ou d'un ustensile analogue."

J'ajouterais cependant que les citernes de la Kasbah (résidence citadine des Hafsides) qui ont été mises au jour lors des récents travaux du parking souterrain de la place, pouvaient, par leur étendue, concurrencer le majil dont parlait Zarkachi.

La deuxième œuvre d'Abou Faris est un abreuvoir achevé en 1395 (789 de l'Hégire), édifié à l'extérieur de Bab Jadid, dont on n'a pas retrouvé trace de nos jours et dont on ignore de quelle manière il était alimenté.

Le quartier de Bab Al-Jazira fut équipé, quant à lui, d'un des plus importants systèmes hydrauliques que l'on doive au sultan Abou Amr Othmane. L'adduction d'eau du Hanchir Hamza fut achevée, en effet, vers la fin de son règne en 1476 (881 de l'Hégire). L'eau provenait des collines de l'actuelle Bir Al-Kassâa. Anciennement appelées Jbel Hamza, ces collines étaient situées au sud de la ville. L'endroit est toujours connu sous le nom de Bhirat Hamza. L'eau était acheminée vers un grand bassin orné d'un jet d'eau et établi devant Bab Aliwa.

La foggara dite de "Kum Al-Uta" est un système d'adduction qui aboutit à un réservoir établi non loin de Bab Laalouj. Ces travaux, réalisés entre 1472 et 1476 (877 et 881 de l'Hégire), avaient pour but de drainer vers Tunis l'eau de Kum Al-Uta, endroit situé non loin du point de raccordement entre l'aqueduc d'Hadrien et celui d'Al-Mostansir.

L'eau était captée par un système de foggaras dans une nappe aquifère incluse dans les alluvions du versant méridional du Jbal Lahmar. Le drainage vers l'aqueduc se faisait par le biais d'une galerie souterraine reliant plusieurs alignements de puits. Le réservoir qui recueillait ces eaux devrait se trouver, soit sous le plateau Charles Quint, soit à l'emplacement de l'actuel Lycée Technique où aurait existé un puits (Bir Al-Ahwadh) au pied des arches de l'aqueduc.

Une autre foggara, construite sous Abou Faris, ramenait les eaux de Kum Al-Ita à travers le palais du Bardo.

La distribution en ville

Mise à part la quantité d'eau consommée sur site par les populations avoisinantes, il semble qu'une partie ait été dirigée vers la Kasbah, alors que le reste était acheminé en ville par des conduites pour alimenter les nombreux bassins intérieurs, fontaines et abreuvoirs. La répartition de ces ouvrages au sein de la cité mérite, quant à elle, un commentaire.

On remarque, en effet, que c'est le quartier des souks situé autour de la mosquée Ez-Zitouna qui a bénéficié d'une attention particulière de la part des sultans du XVI^e siècle, de même que les quartiers princiers de Bab Ménara et Rabdh As-Soltane. La présence de la Grande Mosquée (grande consommatrice d'eau) explique sans doute l'intérêt de ces souverains qui cherchaient, par leurs nombreuses dotations, à s'attirer à la fois la reconnaissance populaire et la bénédiction divine.

Cependant, on signale des bassins aménagés place Sidi Mardoum (quartier juif ?), dans le quartier de Bab Saadoun et un réservoir (Siqaya) construit en face de

la demeure de Sidi Mahrez Ibn Khalaf.

Une mention particulière doit être faite de la salle d'ablutions appelée Midhat As-Soltane, oeuvre du sultan Abou Amr Othmane (XVe siècle), véritable merveille bâtie en pierre Kadhal et en marbre bichrome. Sise impasse Abdessalam dans le souk Al-Attarine, en face de la Grande Mosquée où l'eau, amenée par conduite vers des fontaines latérales et une fontaine centrale munie d'un jet d'eau, était chauffée l'hiver.

CONCLUSION

Cette midha prouve que le noyau central de la médina a continué à jouir de toutes les faveurs des sultans malgré les avantages accordés aux habitants dévoués des quartiers sud et ouest.